

INDUSTRIES DE GUERRE ET SOCIALISATIONS (*)...

Nous étions conditionnés par la position défensive qu'avait dû prendre la colonne Durruti face à la résistance le long de l'Èbre, devant Osera, Pina et Quinto. Ce fait avait tellement marqué les esprits que tous les autres chefs de colonnes suivirent cet exemple dès que l'ennemi opposait une résistance à leur avancée.

Une guerre de positions serait une guerre longue. Et si nous disposions de tout l'armement des militaires qui se trouvaient à Barcelone et dans quelques villes de Catalogne, nous n'avions qu'une partie de l'armement des casernes et de la Maestranza de Barcelone, à cause du fameux «*peuple en armes*» crié aux quatre vents et qui nous a fait beaucoup de tort. La plupart des fusils, mitrailleuses et cartouches des régiments en caserne à Tarragone, Reus, Valls, Manresa, Mataró, Gérone, Figières et Lérida fut attribuée aux militants et affiliés aux organisations syndicales et partis politiques qui se développaient dans le dos des vainqueurs, c'est-à-dire nous. Les armes n'allaient pas seulement à des partis alliés, mais à des ennemis mortels comme les communistes de toutes nuances, les socialistes et la *Gauche républicaine*. Ce «*peuple en armes*», c'était les antifascistes qui ne pouvaient pas se regarder les uns les autres sans caresser leurs armes. Le «*peuple en armes*», appliqué systématiquement, de façon indiscriminée, c'est le suicide de la révolution si on n'est pas victorieux dans les deux jours. Cela et le cri *Aux barricades* quand on chante ou qu'on les élève dans les rues des villes pendant les luttes révolutionnaires, c'est le signe que quelque chose va mal, que les révolutionnaires sont mal dirigés ou que la révolution agonise.

Barricades, tranchées, peuple armé. Trois positions de défaite. Une guerre de positions serait une guerre longue, sur les fronts et il faudrait agrandir ces fronts de façon à fermer à l'ennemi toutes les routes d'accès à la Catalogne. Mais il faudrait alimenter cette guerre depuis l'arrière-garde, acheter, obtenir, n'importe où et par tous les moyens, la nourriture, l'équipement, les armes. Il faudrait presque tout fabriquer et commencer à créer une industrie métallurgique et chimique de guerre.

Nous étions réunis autour de ces considérations ce matin-là, le premier que le Comité des milices passait à la Capitainerie générale. Il y avait avec moi le colonel d'artillerie Giménez de la Beraza, le commandant Vicente Guarner et le capitaine José Guarner. Nous examinions un élévateur de mitrailleuse Hotchkiss que Giménez de la Beraza avait apporté.

- Il nous faudrait beaucoup d'élévateurs comme celui-ci, car nous n'avons pas d'artillerie anti-aérienne; avec ça on peut obliger les avions à voler haut et leurs tirs sont moins précis. Où pourrait-on en acheter?

Je regardais l'élévateur, le soupesais; il était en bronze fondu, avec un arc crénelé et un support.

- Il me semble que ce serait facile à fabriquer, dis-je.

- Oui, si nous avons une industrie de guerre. Nous pourrions aussi fabriquer des tanks, des grenades, des obus, des cartouches et même des fusils et des fusils mitrailleurs si nous en avons une. Mais comment et où?

(*) Cette sous-partie du chapitre «*L'anarcho-syndicalisme au Comité des milices*» fut définie et titrée ainsi par l'auteur (Note A.M.).

- Je pense qu'on peut tout faire. Nous avons une main-d'œuvre de première qualité. Est-ce que nous avons des techniciens pour ce travail?

Décidé et sûr de lui, Giménez de la Beraza affirma:

- Je maîtrise cette technique. Si les frères Guarnier et d'autres officiers m'aident, nous pourrions trouver aussi des artilleurs et des ingénieurs capables de le faire. C'est à toi de poser la première pierre, donne-nous des usines et des ouvriers compétents.

Je contactai Tejedor et Sánchez, du syndicat de la Métallurgie et leur demandai de m'indiquer le meilleur compagnon, connaissant à fond l'industrie, discipliné et capable de renoncer à tout repos. Ils désignèrent Eugenio Vallejo.

Vallejo se présenta deux heures plus tard. Il était d'une taille un peu supérieure à la moyenne, le visage paisible et intelligent. Je le présentai à Giménez de la Beraza et les laissai parler ensemble. Au bout de presque deux heures, Vallejo me demanda:

- Comment tu penses qu'on devrait s'organiser pour fonctionner?

- Je te nommerai représentant de ce Comité auprès du syndicat et des travailleurs. J'en parlerai à Tejedor. Le syndicat te nommera son représentant auprès des travailleurs pour ce qui concerne la production. Après je te mettrai en contact avec Prunés, de la Generalitat, pour qu'avec lui et le syndicat vous trouviez le financement. Avec le colonel Giménez de la Beraza, vous créerez un Comité technique industriel et de production dont la mission sera de prévoir et de produire l'équipement de guerre dont nous aurons le plus besoin. Pour cela vous réquisitionnez les usines et les ateliers qui vous seront nécessaires, avec l'équipement, les machines et les matières premières. Avec le syndicat, il faudra donner à tout cela une forme institutionnelle, de socialisation, de syndicalisation ou bien de collectivisation.

Ces jours-là, les événements allaient vite. Au point que parfois, je ne sais plus si ça s'est passé le jour même, la veille ou une semaine plus tard. J'ai l'image de ce qui s'est passé, mais pas le moment ou la date exacte. Et puis le fait se produisait d'abord, on établissait le droit a posteriori. Faire d'abord, légaliser le fait ensuite. Pour cette raison et étant donné mes fonctions au département de la Guerre, il n'y avait pas de limites marquées. On n'avait pas désigné de Président au Comité et moi qui y passais mes jours et mes nuits, j'étais devenu par gravitation l'axe, pas le chef de cet organisme.

C'est pourquoi on me posait les problèmes les plus insolites et je devais résoudre au pieds levés les questions les plus disparates, passant de l'une à l'autre, pour que le Comité reste debout et continue d'avancer.

Le temps de discuter les solutions avant de les mettre en pratique? On ne l'avait pas. Il valait mieux les appliquer d'abord, les discuter et les approuver ensuite. C'est comme cela que je faisais et je ne cachais jamais aux membres du Comité les questions abordées qui pouvaient être, qui étaient d'intérêt pour tous.

Le Comité approuva l'initiative de créer les industries de guerre. Quant au paiement de la production, on confia l'affaire au délégué personnel de Companys au Comité, Luis Prunés Sato, nommé commissaire de la défense de la Generalitat lorsque Companys avait tenté d'annuler le Comité des milices avant sa naissance.

L'initiative de créer une industrie de guerre chapeauté par le Comité des milices dut se répandre comme une traînée de poudre dans les syndicats CNT de Barcelone. Le Comité des milices n'en était pas seulement le seul client, il décidait aussi la réquisition des usines et ateliers et laissait le syndicat résoudre les problèmes institutionnels: socialisation, syndicalisation ou collectivisation des industries concernées. On palliait ainsi le manque total d'initiative du Comité local et régional de la CNT. La révolution était vivante pour la base syndicale, parmi les ouvriers, les militants qui alimentaient les Comités d'usines et d'ateliers, ceux qui faisaient fonctionner les Comités de section et qui connaissaient le

syndicalisme révolutionnaire non pas depuis quelques mois, mais depuis longtemps, bien avant, parce qu'ils avaient connu l'époque où le syndicat des Arts Graphiques appliquait la censure rouge dans les journaux et les revues pour les empêcher de diffamer la CNT et ses militants. C'est-à-dire les Comités de syndicat, dont sont issus les Escandell pour l'Alimentation, les Cubells et Salvadoret pour le Bois, les Simon Piera et Valero pour la Construction, les Arch, Pinon, Marco, Arin, Peiró.

On me parla bientôt du syndicat des produits chimiques. Son président était le compagnon Aguilar.

- Je suppose que notre syndicat aussi peut entrer dans l'unité des industries de guerre au même titre que la sidérurgie?

- Oui, Aguilar, vous y êtes aussi.

Mon secrétaire (1) était affilié au syndicat des Spectacles publics. Il me demanda de recevoir Espinar qui était alors président du syndicat. Espinar était un bon compagnon. Son syndicat était devenu avant la révolution, le refuge où beaucoup de compagnons en conflit avec leur patron trouvaient du travail. C'était le cas de mon secrétaire qui, après le syndicat de la Construction était allé aux Spectacles publics, ou de Liberto Callejas qui se réfugiait là quand sa névrose lui faisait quitter la rédaction de *Solidaridad Obrera*, ou de Marcos Alcòn et son frère Rosalio qui quittèrent leurs emplois dans le Verre, et de beaucoup d'autres.

Il entra. Cordial comme toujours dans son grand corps d'arabe pur, et satisfait de tout, parce qu'il était toujours satisfait, de son travail, du syndicat, de la révolution que nous faisons. Il parla avec son fort accent andalou:

- J'aimerais que tu m'expliques comment appliquer les solutions que vous avez données pour l'industrie de guerre à notre industrie du spectacle. Je sais qu'on est très différents des métallurgistes et des chimistes, mais qui sait?

- Eh bien, votre syndicat est celui qui peut faire la révolution économique intégrale. Vous n'avez pratiquement pas de bourgeois à remplacer, seulement des chefs d'entreprise. Et que vous deveniez chefs d'entreprise, qui pourrait l'empêcher? Quand les chefs d'entreprise montrent des films, ils le font généralement dans des locaux loués et les films aussi le sont. Vous pouvez réquisitionner les locaux, leur équipement, les machines, payer le loyer et celui des films aux distributeurs qui seront peut-être collectivisés aussi. Parfois vous pourrez même prendre les anciens chefs d'entreprise pour vous aider. Vous pouvez socialiser, syndicaliser ou collectiviser tout le spectacle comme industrie. Vous n'avez pas besoin d'une base financière comme d'autres syndicats qui travailleront pour la guerre parce que vous aurez l'argent des billets d'entrée. Je pense que tu te rends compte qu'en très peu de temps vous pouvez être sur la voie du socialisme.

Au Comité local et au Comité régional, ils devaient dormir. Ou bien ils étaient anéantis par l'accord pris en Assemblée plénière le 23 juillet, c'est-à-dire que le pouvoir ne revienne pas aux syndicats. À ce moment-là plus personne ne s'expliquait que j'aie été mis en minorité. Que pouvaient-ils faire, que pouvaient-ils diriger après s'être déclarés opposés à la prise de possession de tous les organes de la vie sociale. Il leur était impossible de contenir le flux de la vie. Là-bas, dans les ateliers et les usines, si les patrons s'étaient enfuis ou avaient été fusillés, le travail devait continuer. Mais comment, selon quelles normes? Dans les vergers aussi, à la campagne, une nouvelle vie surgissait; spontanément on expropriait les terres et on unissait les efforts des petites communautés rurales.

Le syndicat du Bois vint aussi chercher des orientations. J'avais de bons amis dans ce syndicat, depuis plusieurs années, depuis l'époque où il était au-dessus du cinéma Diana, rue de San Pablo. Et aussi après, quand il était rue du Rosier, à Pueblo Seco. J'avais été délégué au Congrès de la CNT en 1931 pour le syndicat du Bois. En coupant le Paralelo par la Brecha San Pablo, nous avons libéré

(1) Mon secrétaire au Comité des milices, au Secrétariat général de la Défense et au Ministère de la justice, a toujours été Manuel Rivas, Sévillan, du syndicat des Spectacles publics de Barcelone. Il a été secrétaire du Comité national de la CNT; pendant la période où celui-ci était à Barcelone. Il s'est toujours montré très attaché à ma personne et aux positions que je défendais. Au Mexique il est tombé dans les filets d'un recruteur pour le Parti communiste appelé Carreras.

les compagnons prisonniers à l'intérieur du syndicat. Ils s'étaient rendus aux militaires rebelles quand leurs munitions étaient épuisées. Parmi les prisonniers, il y avait le président du syndicat, Hernandez, et le trésorier, Salvador Ocaña, bons compagnons comme tous les militants du Bois, anarchistes ou anarcho-syndicalistes convaincus, qui n'avaient pas pu voter à la Plénière du 23 juillet, mais qui défendirent partout ma proposition; les jeunes militants et les plus anciens comme Torres et San Martin, compagnons de Salvadoret et Albaricias, assassinés par les hommes de main des patrons, et de Martinez Anido et Arlegui.

Dans la salle de réunion du syndicat du Bois, six mois avant le soulèvement militaire, j'avais donné ma conférence «*Aujourd'hui*» dans laquelle j'analysais les problèmes de l'Espagne d'alors pour conclure que la CNT y serait bientôt confrontée, en prenant la voie du communisme libertaire ou en assumant des charges au gouvernement. Cette conférence avait suscité des discussions passionnées chez les militants confédéraux de Barcelone.

Maintenant Ocaña et Hernandez étaient là.

Hernandez avait dit trois mois avant le soulèvement militaire fasciste que j'étais devenu un peu conservateur, comme si j'avais peur, et que je recommandais sans cesse le plus grand calme dans les activités syndicales.

- Comme tu vois, Juan, on est là. Au syndicat, on ne se rend pas facilement. Nous t'avons plus de munitions.

- Oui, Tomé me l'a dit; il était avec vous et a pu s'enfuir et nous rejoindre à la Brecha San Pablo. Je ne sais pas comment il va, il a reçu une balle dans la jambe, j'ai dû le monter au premier étage, au cabinet d'un dentiste qui n'a pas voulu ouvrir sa porte et qui m'a obligé à tirer sur la serrure. Quand il est venu, je lui ai dit: «Soignez-le et prévenez le syndicat du Bois, rue du Rosier». L'a-t-il fait?

- Oui, on le soigne encore, pauvre Tomé. Mais ce qui nous amène ici c'est la nouvelle que tu pousses les syndicats à prendre tout en main et à faire une révolution économique. Qu'est ce qu'on peut faire, nous, si nous ne produisons rien pour la guerre?

- Je peux vous donner du travail tout de suite. Fabriquez des tonneaux pour l'eau, beaucoup, ils seront très utiles sur le front d'Aragon. Vous pouvez aussi fabriquer des baraquements en bois, faciles à monter, pour servir de cliniques d'urgence, de postes de commandement, de magasins pour l'intendance. Réquisitionnez les équipes de travail, les machines et les matières premières. Faites des concentrations d'industries. Utilisez au maximum les petits patrons et les techniciens des fabriques de meubles. Organisez au syndicat ce qui vous conviendra le mieux, socialisation, syndicalisation ou collectivisation. Tout cela provisoirement. Envoyez la facture de ce que vous fabriquez à Luis Prunés, au Comité des milices. Pensez à saisir les comptes bancaires des patrons et des entreprises que vous réquisitionnez.

- Peux-tu me dire pourquoi tu avais si peur avant le soulèvement militaire? demanda Hernández.

- Maintenant je peux te le dire. Parce que j'avais chez moi, au bas d'une bibliothèque que m'a fabriquée Ortiz, un magnifique fusil mitrailleur et plus de deux cents cartouches.

Ils se mirent à rire très fort.

Juan GARCÍA OLIVER.
